

## Chapitre 1 - Une enfance hors norme

Betty Achard

Numéro 105, printemps 2005

La marge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Achard, B. (2005). Chapitre 1 - Une enfance hors norme. *Moebius*, (105), 67–70.

BETTY ACHARD

*Chapitre 1 – Une enfance hors norme*

Fille unique ! Cette expression a marqué ma petite enfance et m'a longtemps laissé croire que j'étais effectivement unique en mon genre... Je n'en tirais pas gloire mais, aussi loin que je me souviens, j'ai essayé d'assumer et même de dépasser ce que cette étiquette signifiait pour moi.

Au départ, ce ne fut pas difficile : j'étais la seule enfant noire dans un monde de Blancs. Mais, bizarrement, cette marginalité me semblait aller de soi, et je ne me serais pas vue autrement. C'est tout au moins ce que je crois aujourd'hui ; et pourtant, lorsque je me penche sur les quelques photos qui me restent de cette lointaine période, un constat s'impose et m'afflige : j'ai l'air triste. J'affiche une moue chagrine qui appartient davantage à la tristesse des adultes qu'aux caprices des enfants. Il me revient même en mémoire un petit cliché ; je venais carrément de pleurer : les traces de larmes étaient encore évidentes sur mes joues. Pourquoi tant de tristesse chez la petite fille que j'étais ? Difficile de trouver des explications et de mettre des mots sur un état chagrin qui remonte à si loin.

Mais à bien y penser, c'est pourtant vrai que ma vie ne s'était pas très bien amorcée et que ma venue au monde ne pouvait guère engendrer de joie. Mon père, Africain musulman, avait quitté très tôt le Sénégal pour s'engager dans la marine. Atteint de bougeotte, il était devenu par la suite marchand ambulant. Or, ni les marins ni les forains ne sont très enclins à la stabilité d'un foyer. Quant à ma mère, Française d'origine italienne, divorcée, elle avait déjà un fils atteint d'épilepsie grave et placé en institution – l'immense chagrin de sa vie. Un deuxième enfant, accidentellement conçu avec un Noir qui n'en voulait pas,

c'était carrément la tuile. On essaya de m'éviter, mais rien n'y fit : j'étais là, déjà bien accrochée à la vie. Et je réussis du coup, grâce à ma bouille de petite négresse, le miracle de garder ensemble mes parents : pour le meilleur, mais surtout pour le pire.

De santé plutôt précaire, je fus rapidement placée « en nourrice » chez une amie de mon père d'origine guadeloupéenne, histoire de ne pas me sentir trop dépaysée. C'est bien connu, l'air de la campagne est bon pour les enfants, et celui de la Haute-Loire, département de la France profonde, était particulièrement tonifiant. Commencèrent alors les plus belles années de mon enfance marginale. Mon meilleur ami n'était ni noir ni blanc, il était noir et blanc et s'appelait Pompon. Tout en douceur avec moi, il se révélait sans pitié pour les vaches que nous « gardions » ensemble. Mes souvenirs de ce temps sont encore tout imprégnés de l'odeur des narcisses qui émaillaient les prés à un point tel que même le lait avait un goût de fleurs.

Un beau jour, ou plutôt un bien mauvais jour, mais peut-être était-ce la nuit, Renée, ma nourrice, mourut noyée, dans des circonstances pour le moins nébuleuses. Dans le village, on a alors parlé d'assassinat déguisé en accident... Peu de temps après, le veuf épousait la petite bonne espagnole. Elle avait dix-huit ans ; j'en avais quatre et demi.

Le coup fut dur. Pour me le faire oublier, ou pour atténuer l'effet traumatisant d'une si brusque coupure, mes parents décidèrent de s'occuper de moi à leur façon – peu conformiste. Cela dura un an. J'allais à la maternelle du quartier, mais n'y étais pas heureuse. Je me voyais, je me sentais autre ; mais tout le monde autour de moi faisait comme si... et cette fausse indifférence face à ma vraie différence m'insultait plus qu'elle ne me plaisait.

J'allais beaucoup aimer l'école plus tard, mais ce que j'adorais par-dessus tout en ce temps-là, c'était la magie du spectacle. Mon père m'amenait voir les pièces, parfois un peu olé olé, de son copain de bistrot, Pétalugue. Juchée sur les épaules de mon géant de père, car c'était en plein air, j'attirais l'attention souvent réprobatrice d'un public qui

se demandait sûrement ce qu'une si petite fille pouvait bien faire là, à des heures pareilles!

Avec ma mère qui l'adorait, je découvrais le cinéma ; c'était gratuit pour les enfants. J'y étais sage comme une image, totalement fascinée, et je ne m'y endormais jamais, alors que je ne comprenais pas grand-chose aux films présentés.

Et puis, il y avait le cirque. Ce qui m'emballait surtout, c'étaient les animaux. Que des tigres se lancent carrément à travers des cercles enflammés me laissait littéralement tétanisée sur mon banc. Plus grande, je deviendrais dompteuse, c'était certain ! Avant et après les spectacles, nous passions près de la ménagerie. L'odeur qui en émanait et soulevait le cœur des adultes, moi, m'enivrait, tel un parfum capiteux. J'aurais bien aimé pouvoir en emmagasiner dans une petite boîte que j'aurais humée en cachette.

En revanche, les clowns ne m'amusaient guère. Je trouvais absurde que des adultes s'affublent ainsi de vêtements grotesques, de chaussures démesurées, de chapeaux ridicules et de nez rouges. Tout ça pour s'adonner à des pîreries pour lesquelles nous, les petits, nous nous serions fait gronder, voire punir, si nous nous y étions livrés.

Mais ni le spectacle ni l'école n'étaient la vie. Bien que mes parents aient essayé de me tenir à l'abri de leurs disputes, leur mésentente m'affectait sûrement bien plus qu'ils ne le pensaient. J'étais habitée par une espèce de mélancolie peu fréquente chez des enfants de mon âge. Ma santé était toujours chancelante ; je chipotais sur la nourriture. Il me fallait à nouveau l'air de la campagne. Une alternative s'offrait : le préventorium – j'étais fragile des bronches – ou encore la pension, avec une vie saine et réglée.

C'est ainsi qu'à moins de six ans, j'ai atterri au pensionnat Saint-Joseph d'Aurec. On m'y a déposée un peu comme on l'aurait fait d'un paquet encombrant, c'est en tout cas l'impression que j'ai ressentie alors. Impression rendue plus vive du fait que mon père et ma mère se sont éclipsés sur la pointe des pieds, comme le leur avait conseillé la sœur tourière, histoire d'éviter la crise qui, de toute

façon, n'aurait pas eu lieu. J'étais une enfant horriblement sage et soumise.

Les religieuses de la congrégation Saint-Joseph, qu'il fallait appeler « Madame », portaient un étrange costume à mes yeux, habituée que j'étais aux cornettes ailées des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui prenaient soin de mon demi-frère. En onze années de pensionnat, j'allais avoir amplement le temps de me familiariser avec ledit costume et même d'en venir à l'aimer à un point tel, à le trouver si élégant – la large guimpe surtout m'impressionnait –, que j'éprouverais un jour le désir de le revêtir... Mais ce sera beaucoup, beaucoup plus tard... dans une autre histoire.

Le soir de mon arrivée, c'était en novembre, pour la Toussaint, de grandes filles se sont littéralement jetées sur moi ; c'était à qui coifferait mes cheveux rebelles, me pomponnerait, me chouchouterait. À croire qu'elles avaient toutes un jour rêvé de posséder une petite poupée noire. Le paradis en somme ; je m'y sentais vraiment l'enfant unique. Mais cet état fut de courte durée, car ce que j'ignorais, c'est que ces quelques grandes qui, elles, n'étaient pas parties en vacances ne représentaient que le dixième de l'ensemble des pensionnaires. Le reste de la troupe allait se rapatrier dès le lundi matin, à mon grand désarroi. Nous étions cent vingt. Difficile de garder son unicité de petite vague dans une telle marée humaine.

Et pourtant, j'y arriverais au fil des ans. En étant toujours studieuse et appliquée, en faisant du charme, en jouant des coudes au besoin. Mais en gardant toujours présente à l'esprit l'admonestation de mon père, si fier de nos origines : « Tiens-toi droite ! »